

Bulgarie et princes bulgares dans la sigillographie byzantine

Vitalien Laurent

Citer ce document / Cite this document :

Laurent Vitalien. Bulgarie et princes bulgares dans la sigillographie byzantine. In: Échos d'Orient, tome 33, n°176, 1934. pp. 413-427;

doi : <https://doi.org/10.3406/rebyz.1934.2808>

https://www.persee.fr/doc/rebyz_1146-9447_1934_num_33_176_2808

Fichier pdf généré le 21/09/2018

Bulgarie et princes bulgares

dans la sigillographie byzantine ⁽¹⁾

Les marchés d'Orient regorgent actuellement de sceaux grecs racolés de partout par des antiquaires méticuleux. Or, la capacité d'achat des musées et des touristes s'étant effondrée dès le début de la crise mondiale, c'est, sur chaque place, un embouteillage ruineux pour le commerçant, mais profitable à la science. Le spécialiste habitué des stands constantinopolitains a pu, en effet, grâce à cette « stagnation », maintenir avec plusieurs fonds considérables ces contacts prolongés qui seuls permettent la réflexion et l'expertise attentives; faute de quoi, on a vu bâtir les thèses les plus affolantes sur des fondements étherés. Les données originales, d'une véritable importance, ont pu être moissonnées à travers des lots « gelés » par la mévente. Mais ces fonds de difficile accès ne sont pas les seules sources de documentation pour l'amateur d'inédit; des collections bien connues et dûment décrites réservent toujours d'utiles surprises à qui sait y regarder de près. En triant l'innombrable déchet offert à son examen, le sigillographe, qui ne doit cesser de se contrôler lui-même, ne perdra jamais sa peine s'il la consacre à glaner sur les pas de ses prédécesseurs ou de ses émules.

Ainsi, en feuilletant les catalogues et en explorant les collections privées ou les boutiques du vieux Stamboul, m'a-t-il été possible d'allonger de quatre unités la série bulgare en sigillographie byzantine. De ces petits monuments frappés durant la même période d'occupation étrangère, c'est-à-dire aux trois derniers quarts du XI^e siècle, le plus ancien est au nom d'un fonctionnaire bien connu, Constantin Diogène, qui eut charge d'organiser la conquête au profit des Grecs victorieux; les trois autres, en revanche, se réfèrent à des princes bulgares dont Basile II transplanta les familles à Byzance; médiatisés et pourvus de fiefs disparates, ces hôtes d'infortune s'appellent ici Aaron et là, par deux fois, Alousianos, sans qu'il puisse être question de reconnaître en eux le fils même du tsar Jean Vladislav. En voici d'ailleurs les principales caractéristiques avec un bref commentaire de chaque légende.

(1) Communication lue au IV^e Congrès des Etudes byzantines (Sofia, section d'archéologie), le vendredi 14 septembre.

I. Sceau de Constantin. Patrice, anthypathos, vestès,
logariaste et anagraphe de toute la Bulgarie.

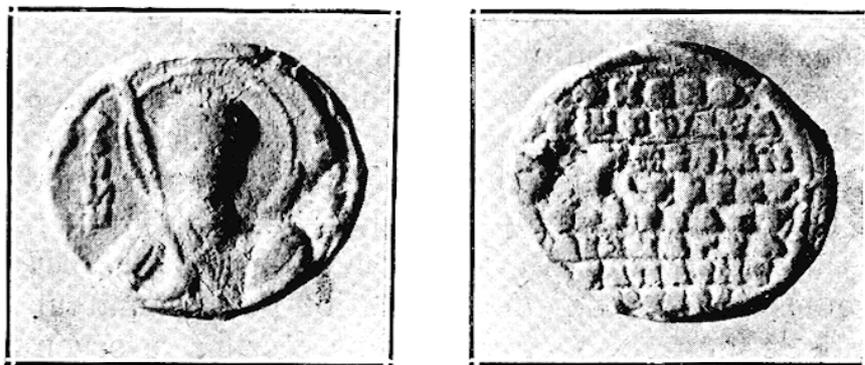
Diamètre du champ gravé : 27 millimètres.

Épaisseur : 4 millimètres.

Poids : 17 grammes.

Inédit.

Au droit, buste de saint Démétrius, nimbé de face et couvert de son armure. La droite saisit la lance et la gauche tient le bouclier. De plus, le graveur a su donner à l'effigie du Saint cet air de



SCEAU DE CONSTANTIN DIOGÈNE

force élégante et de jeunesse que le *Guide de la peinture* prescrit encore aujourd'hui (1). On retrouve ce type sur un grand nombre de sceaux qui représentent le martyr thessalonicien soit seul (en buste, en pied ou à cheval), soit de compagnie (avec la Sainte Vierge, saint Georges ou saint Nicolas) (2). Des deux côtés du nimbe, l'épigraphie est répartie sur deux colonnes parallèles dont la première seule est intacte.

O	T	
Δ	P	
H	•	'Ο ἅγιος Δημήτριος]
M	•	
H	•	

(1) Cf. MANUEL, p. 321; *Εμπνεύσις*, p. 311 (Index s. v.): 'Ο ἅγιος Δημήτριος, νέος μουστράκιον. Il arrive même qu'on le représente imberbe, v. g. à Saint-Luc en Phocide, sur une fresque des x^e-xi^e siècles. Cf. L. BRÉHIER, *L'art chrétien*, Paris, 1928, p. 149, fig. 69. Sur les variantes et les caractères généraux de l'iconographie de saint Démétrius, cf. K. KUNSTLE, *Iconographie der Heiligen*, 179, 180.

(2) Cf. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 60.

Au revers, dans le champ bordé d'un cercle épais de grènetis, la légende court sur huit lignes :

+ ΚΕΡΘ,
 ΤΩCΩΔCΛΩ,
 ••ΝΠΡΙ,ΑΝ
 ••••Τ,ΡΕCΤ,
 ΛΟΓΑΡΙΑCΤ,
 ΚΑΙΑΝΑΓΡΑ
 •ΕΙΠΑCΗC
 ΡΔΛΓΑΡΙ

+ K(ύρι)ε β(οή)θ(ει)
 τῷ σῷ δούλῳ
 [Κω]ν(σταντίνῳ) π(ατ)ρι(κίῳ) ἀν-
 [θυπά]τ(ῳ) βέστ(η)
 λογαριαστ(ῆ)
 καὶ ἀναγρα-
 [φ]εῖ πάσης
 Βουλγαρί[ας]

+ Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Κωνσταντίνῳ πατρικίῳ, ἀνθυπάτῳ, βέστῃ, λογαριαστῇ καὶ ἀναγραφεῖ πάσης Βουλγαρίας.

Le personnage ici nommé est bien connu tant de l'histoire que de la sigillographie. Il nous est donc possible — ce qui est exceptionnel — de dater, à quelques années près, notre petit monument.

Constantin Diogène, après avoir été, de 1015 à 1017, le principal lieutenant de Basile II, dans sa campagne contre les Bulgares, resta sur place comme fonctionnaire de l'Empire. Quatre bulles, sur cinq que nous avons de lui, marquent autant d'étapes de sa carrière dans les pays conquis. Grâce aux titres et qualités portés sur chacune d'elles, il est possible d'en établir la suite chronologique exacte (1). En effet, le personnage se nomme successivement :

1. Πατρικίος, ὕπατος καὶ ἀναγραφεὺς Βουλγαρίας (2).
2. Πατρικίος, ἀνθύπατος, βέστῃς, λογαριαστῆς καὶ ἀναγραφεὺς πάσης Βουλγαρίας (3).
3. Βεστάρχης καὶ προνοητῆς πάσης Βουλγαρίας (4).
4. Ἀνθύπατος, πατρικίος καὶ δοῦξ Βουλγαρίας (5).

A première vue, il paraît curieux de constater qu'après avoir exercé un commandement militaire à Sirmium (6), la guerre finie,

(1) Personne ne l'a encore tenté, mais rien n'eût été plus facile, en tenant compte de chaque élément de la titulature. Certains rapprochements permettent, en effet, de constituer la chaîne chronologique de cette quadruple série de titres : ὕπατος-ἀνθύπατος; βέστῃς-βεστάρχης ou du moins, si l'on tient ces deux titres pour équivalents, ἀναγραφεὺς-προνοητῆς; προνοητῆς-δοῦξ.

(2) Cf. SCHLUMBERGER, *Mélanges d'Arch. byz.*, p. 227, 228, n. 50.

(3) Toute cette titulature se retrouve sur notre bulle; Konstantopoulos, Βυξ. μολυβδ. 1917, p. 35, n. 119.

(4) Cf. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 240, n. 2; N. A. MOUCHMOFF, *Monetite i pecatite na balgarskite care*, Sofia 1924, p. 166, n. 254 et surtout dans la revue *Makedonski pregled*, v, 1929, p. 95.

(5) Cf. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, p. 240, n. 1; MOUCHMOFF, *op. cit.*, p. 166, n. 253.

(6) Cf. CEDREXUS, *Historiarum compendium*; éd. P. G., t. CXXII, col. 208 d, 209 a.

Constantin ait été investi d'une fonction uniquement administrative dans la région voisine (1). Sans doute, la politique prudente du Bulgaroctone, résolue à tempérer les rigueurs de la conquête, trouva-t-elle dans ce soldat les qualités exceptionnelles et une habileté propre à rassurer de justes méfiances. C'est donc à lui que serait revenue en toute vraisemblance la délicate mission d'instaurer, au milieu de populations écrasées mais frondeuses, le régime de transition dont nous parle Skylitzès (2). Plus désireux d'inspirer la confiance dans la sagesse de son administration que d'entretenir la terreur répandue par sa force conquérante, le pouvoir central, rompant avec la tradition, aurait ainsi évité d'imposer à cette marche récemment créée le statut militaire partout de rigueur le long des frontières ou parmi les vassaux mal assujettis. Byzance, prudente, tout en cédant aux circonstances, aurait fait choix d'un soldat qu'elle travestit en agent du fisc. Ainsi, Constantin, laissant pour la forme l'épée pour le cordeau, se serait vu chargé d'organiser sur le plan économique les terres annexées; en sa qualité d'ἀναγραφεύς, il eut, en effet, à dresser le cadastre, à mesurer et estimer la propriété foncière, à en approuver toutes les mutations et modifications éventuelles, enfin à fixer le taux de l'impôt (3).

A considérer de près les événements, la situation, dans cette

(1) Dans les deux premières signatures relevées ne paraît, en effet, aucun titre militaire, le logariaste et l'antigraphes étant proprement de hauts fonctionnaires de la finance byzantine.

(2) Cf. SKYLITZÈS, *Historia*: éd. P. G., t. CXXII, col. 445 b. Ce point est excellemment mis en relief par N. Banescu. *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, dans les *Byzantinisch-neugriechischen Jahrbücher*, III, 1922, p. 280, 290, et par Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du X^e siècle*. Deuxième partie, *Basile II le tueur de Bulgares*, Paris, 1900, p. 422, 423. L'organisation imposée par Basile II à la Bulgarie conquise a suscité, ces dernières années, toute une littérature polémique entre Bulgares et Roumains. Cf. Zlatarskij dans ses articles des *Izvestija* de la Société historique, IX, 1929, du *Seminarium Kondakovianum*, IV, 1931, 50-67 et du *Sisicev Zbornik*, 1929, 143-148, et M. Mutaftchiev dans son livre *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*. Sofia, 1932 (surtout p. 353-366), d'une part, et, d'autre part, M. Banescu qui a résumé ses conclusions dans *Byzantion*, VIII, 1933, 277-308. La division de l'ancien empire des tsars en deux thèmes ou duchés nous paraît, à nous aussi, indiscutable. Aux raisons historiques judicieusement analysées par le savant roumain, on doit ajouter cet argument d'ordre général que les Grecs, comme les anciens Romains, brisèrent l'unité politique des pays conquis en érigeant, dans leurs limites, des thèmes de dimensions parfois restreintes, comme ce fut le cas pour l'Ibérie, l'Arménie et la Mésopotamie.

(3) Sur l'ἀναγραφεύς, les meilleures études sont celles de Heisenberg, *Palaiologenzelt*, p. 75-77; Dölger, *Beiträge*, p. 82-93; Stein *Untersuchungen*, p. 16, 17. Il nous est parvenu un certain nombre de sceaux portant indication de cette charge. Voir SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 436; KONSTANTOPOULOS, Βυζ. μολυβδ. 1917, p. 409 s. v. n. 70, 119, 130, 155; SCHLUMBERGER, dans la *Revue archéologique*, 1905, cinquième série, n. 279 et 291, p. 30 et 34 du tiré à part.

partie de l'Empire, telle que la laisse entrevoir la légende que nous commentons, apparaît assez normale. La pratique courante confiait, en effet, en chacun des thèmes ou grandes divisions provinciales, à un fonctionnaire déjà en exercice soit dans l'armée, soit dans la magistrature, la charge des questions économiques, principalement le soin d'organiser et de surveiller la levée de l'impôt (1). Le même officier cumulait de la sorte les qualités de stratège ou de juge avec celle de recenseur (ἀναγραφεὺς).

Décidé à réduire, pour une raison d'opportunité, l'appareil byzantin dans la Bulgarie conquise, Basile II conféra au gouverneur qu'il y nomma des attributions également financières. Toutefois, bien que le souverain ait pu se garder de donner à son représentant sur le Danube un titre militaire trop voyant pour la susceptibilité des indigènes, il est difficilement admissible qu'il n'eût pas la direction des forces concentrées dans ces parages. Cela d'autant plus que Constantin avait fait toute sa carrière dans l'armée, et, s'il en perdait provisoirement le titre, gardait toujours le rang de stratège (2). L'exercice du pouvoir dut être, pour sauver les apparences, limité et même gêné. Les circonstances n'allaient pas tarder à montrer le vrai visage de ce fonctionnaire.

Tout d'abord des causes intérieures semblent avoir porté à modifier la nature de son mandat. En effet, si le terme de λογαριαστής (3) ne fait qu'étendre sa capacité financière, celui de προνοητής nous le présente en outre comme un commissaire extraordinaire chargé de l'administration militaire (4) en un moment de transition, avant la réorganisation et l'occupation définitives du territoire (5).

(1) Voir les textes rassemblés par Heisenberg, *op. cit.*, p. 76, et surtout par Dölger, *op. cit.*, p. 88-90. La plus ancienne mention de ἀναγραφεὺς καὶ δοῦξ que l'on ait semble être celle de Michel Xéros en 1128. (Cf. MIKLOSICH et MULLER, *Acta et diplomata*, IV, 324); mais rien ne prouve que les deux charges ne se soient pas trouvées auparavant entre les mêmes mains.

(2) Nous avons déjà eu l'occasion de signaler que les titres réunis de πατρίκιος καὶ ἀνθύπατος se donnaient principalement aux gouverneurs militaires des thèmes.

(3) Le logariaste n'est autre, en effet, que notre contrôleur des finances.

(4) Dans une novelle de Jean Comnène, le προνοητής est, en effet, nommé à la suite de fonctionnaires de l'armée. Cf. DU CANGE, *Glossarium*, col. 1246. Notre plomb nous offre le cas le plus ancien où le mot soit employé. Fut-il créé ou tout au moins adapté pour la circonstance? On aurait, en ce cas, un exemple de curieux euphémisme auquel la nécessité aurait acculé la fertile imagination byzantine. Rien, toutefois, sinon une simple apparence, n'autorise cette conjecture. Vers 1087-1089, le terme fait certainement partie de l'usage officiel et a une valeur technique, comme en témoigne cette signature : ...ἐμοὶ Εὐσταθίῳ στρατηγῶ καὶ προνοητῆ Σάμου τῷ Χαρσιανίτῃ. Cf. MM., *op. cit.*, VI, 34.

(5) Voir à ce sujet Schlumberger, *Épopée*, *loc. cit.*, p. 422, 423, ou *Sigillographie*, 239 et 575.

L'invasion étrangère, celle des Petchénègues, rendit bientôt vains tous les ménagements pris. Il fallut d'urgence fortifier le pays et lui imposer le statut militaire des zones où la domination byzantine était mal assurée. En recevant, à cette occasion, de Constantin VIII (déc. 1025-nov. 1028) le titre et les insignes de *duc* (1), Constantin Diogène n'eut pas à modifier essentiellement la nature de ses occupations; il y gagna seulement toute liberté d'exercer sa double autorité en matière stratégique et financière.

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur le *curriculum vitae* du personnage. Rappelons toutefois qu'il ne resta pas longtemps dans son nouveau rôle; Romain III (nov. 1028-avril 1034) le nomma catépan de Thessalonique; de là, il passa, malgré une dénonciation, en Asie à la tête du thème des Thracésiens. Reconnu coupable, il fut révoqué, rappelé et enfermé à Constantinople au monastère du Stoudion. Enfin, après avoir trempé dans une conspiration ourdie par Théodora, sœur de l'impératrice Zoé, ce singulier moine se fit justice en se suicidant (2).

Ainsi qu'on peut le voir par le tableau dressé ci-dessus, Constantin cumula au cours de son existence mouvementée toute une longue série de titres honorifiques. Nous connaissons déjà ceux de *consul*, *proconsul* et *patrice* (3); il est douteux qu'un fonctionnaire, quel qu'il fût, put être protoproèdre au début du XI^e siècle; il dut sans doute n'être comme ses successeurs que proèdre (4), dignité d'ailleurs fort élevée pour l'époque (5), la plus haute qu'il dut certainement occuper. Reste la double appellation : βέσπης,

(1) Cf. CEDRENIUS, *Historiarum compendium*, éd. P. G., t. CXXII, col. 216 b; ZONARAS *Építome Historiarum*, XVII, 10; éd. Dindorf, IV, 126/7: Κωνσταντίνος ὁ Διογένης ὁ τοῦ Σιρμίου κρατῶν, δε καὶ δοῦξ ὠνομάσθη τῆς Βουλγαρίας.

(2) Consulter à ce sujet, en plus des ouvrages déjà cités, N. Banescu, « Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'Empire bulgare de Samuel (1018) », dans le *Bulletin de la Section Historique* de l'Académie roumaine. Bucarest, 1923, p. 9, 10. Voir aussi SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 104; *Byzantinisch neugriech. Jahrbücher*, III, 1922, 290.

(3) Sur le patriciat consulter la monographie de E. A. Stüchelberg, *Der Constantinische Patriciat*, Basel, 1891; voir aussi la courte note de Hanton dans *Byzantion*, IV, 1927-1928, p. 115, 116.

(4) Cette remarque est faite par Ch. Diehl, « De la signification du titre de proèdre », dans les *Mélanges Schlumberger*, p. 112, 113 (texte et n. 1). Je ne vois personnellement pas pourquoi, du moment que la lecture de Schlumberger paraît certaine, Constantin Diogène, jouissant de la faveur impériale, n'aurait pas pu être proèdre.

(5) A cause de cela même, si le titre se lit bien sur le plomb, celui-ci ne pourrait se rapporter qu'au second (y en eût-il deux?) gouvernement de Constantin à Thessalonique. Du reste, il est sûr, d'autre part, qu'en laissant la Macédoine Constantin n'était encore que consul (ἄπατος), alors qu'ici il est déjà proconsul (ἀνθύπατος). Ce qui suffit à postdater le petit monument.

βεστάρχης. Dölger (1) n'y voit que l'indice d'une seule dignité qui, dès sa création, n'aurait été qu'honoraire; Ebersolt, par contre, distingue les titres et pense qu'ils ont probablement puisé leur origine dans une fonction palatine (2). Quoi qu'il en soit de leur nature première, il est certain qu'ils comptaient parmi les principaux. La mention la plus ancienne qui soit faite du βέστης remonte au règne de Jean Tzimiscès (969-976), époque à laquelle Nicolas Ouranos apparaît avec cette qualité (3). Rien n'est plus commun au XII^e siècle; à la fin du suivant, la mode en était passée ainsi que de son corollaire βεστάρχης, plus jeune d'un demi-siècle environ (4).

La présente bulle, antérieure à 1026/7 (date de l'élévation de Constantin au rang de duc), est postérieure à 1017 (époque à laquelle la guerre bulgare s'achevait); sa frappe eut donc lieu dans l'intervalle, entre 1018 et 1025.

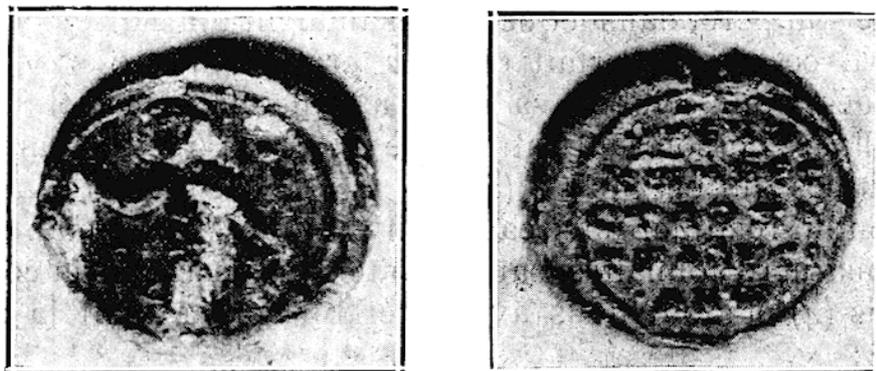
II. Sceau de Constantin Aλουςianos.

Diamètre total : 27 millimètres; diamètre du champ gravé : 22 millimètres.

Épaisseur : 2 millimètres 1/2 et 3 1/2 aux bords renflés de droite.

Poids : 16 grammes.

Au droit, l'artiste a représenté le buste de saint Georges, en costume militaire, d'après l'iconographie traditionnelle : cheveux



SCEAU DE CONSTANTIN ALOUSIANOS

(1) Cf. DÖLGER, *Beiträge*, p. 35.

(2) Cf. J. EBERSOLT, Fonctions et dignités du vestiarium byzantin dans les *Mélanges Diehl*, t. I, p. 87, 88. Tel est également l'avis de Hanton. Cf. *Byzantion*, V, 1927/28, p. 68.

(3) Cf. CEDRENUS, *Historiarum compendium*; éd. P. G., t. CXXII, col. 112 c et 165 c. Le personnage est envoyé au printemps de 979 en ambassade auprès du sultan de Bagdad. Cf. DÖLGER, *Regesten*, n. 763 et 764; I, 98.

(4) Cf. DÖLGER, *Beiträge*, p. 35.

bouclés, figure bouffie et replette, la lance, de biais, en main droite, et le bouclier en main gauche. Ainsi qu'il est constaté sur de très nombreux exemplaires, la frappe est médiocre; peu de traits ressortissent et l'épigraphe est fragmentaire : [ἽΟ ἀ(γνος) Γε]ώργ(ιος).

Au revers, court sur cinq lignes, dans un cercle de grènetis aux grains de perles, la légende précédée d'une croisette :

+ K̄ER,Θ,
K̄ΩNREC
CTAPXH
TΩAΛΔCI
•ANΩ•

+ K(ύρι)ε β(ογή)θ(ει)
Kων(σταντίνω) βεσ-
στέργγη
τῷ Ἀλουσι-
άνω

+ Κύριε βοήθει Κωνσταντίνω βεστέργγη (1) τῷ Ἀλουσιάνω.

L'inscription présente un tracé, non seulement régulier, mais calligraphique; nom, prénom et titre sont d'une lecture obvie; en suite de quoi, l'existence d'un Constantin Alousianos et sa qualité de vestarque sont dûment attestées.

Mais qui fut ce personnage et quand vécut-il?

La question d'identité doit provisoirement rester sans réponse, aucune source, monumentale ou littéraire, n'ayant conservé la mémoire d'un Constantin Alousianos. Il ne viendra à personne, je pense, l'idée de le confondre avec un petit-fils (2) par sa mère du prince Alousianos, deuxième enfant du tsar Jean Vladislav (1015-1018), car on ne saurait admettre qu'un fils d'empereur abandonnât le nom de son père, dans lequel se résumaient un glorieux passé de famille et, ce qui importait plus au prétendant, tous ses droits dynastiques, pour celui de sa mère à consonance exotique; c'est bien d'ailleurs de son seul patronyme (Διογένης) que le nomment les rares sources qui en parlent (3).

Peut-on lui restituer un sceau anonyme que M. Konstantopoulos nous fit naguère connaître, sans le dater, en décrivant la collection Stamoulis (4) et dont nous avons rétabli comme suit la légende métrique :

Συνστράτευε πρόμαχε Ἀλουσιάνω?

(1) Le sigma est doublé, par distraction, sur l'original.

(2) Constantin Diogène, qui devait épouser Théodora, la propre sœur d'Alexis I^{er}. Cf. ANNA COMNENA, *Annales*, III, 2, et X, 2.

(3) ANNA COMNENA, *Annales*, X, 2, éd. Reifferscheid. I, 141, où la princesse historien le confond avec son frère Léon: *Niceph. Bryenn.*, I, 6, et II, 29, dans *P. G.*, CXXVII, 48 a, 141 c. Voir G. BUCKLER, *Anna Comnena*, Oxford, 1929, 115, 116, 126, 254.

(4) KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντινά μολυβδόσηλα*. Athènes, 1930, p. 23, Pl. III, n. 21; cf. *Byzantion*, VI, 1931, 820, n. 18.

Je ne le crois pas (1), car ce plomb, par son épigraphie nettement postérieure au premier, appartient plus vraisemblablement au XII^e et non au XI^e siècle. L'absence de prénom n'autorise, en effet, nullement à identifier le signataire de cette dernière invocation avec le fils même de Jean Vladislav puisque fréquemment les textes sigillographiques ne donnent que les seuls noms de famille (2). En outre, il n'est pas exclu que l'effigie du droit, représentant saint Michel, ne soit un indice d'après lequel cet Alousianos fut appelé au baptême comme l'archange. Si l'hypothèse était à retenir, le propriétaire du sceau serait, à coup sûr, ce Michel Alousianos signalé au XII^e siècle en qualité de grammaticos.

Mais revenons au signataire de notre monument inédit.

Si Constantin n'est pas autrement connu dans l'état de la documentation actuelle, nous pouvons du moins affirmer d'une manière absolument sûre qu'il ne saurait avoir beaucoup vécu après l'an 1100 et, de manière hautement probable, que son activité se déploya surtout dans la seconde moitié du siècle précédent. D'une part, en effet, la dignité de vestarque est attestée pour la dernière fois en 1118 (3); mais, bien avant sa disparition, le titre se conférait à des officiers de rang tellement subalterne qu'il eût difficilement pu être l'apanage d'un fils de grande famille. Par contre, depuis la dévaluation, entre 1060 et 1070, du rang de proèdre (4) réservé auparavant aux princes impériaux et aux favoris, celui de vestarque pouvait encore normalement être conféré à un fonctionnaire du rang d'Alousianos, quoique seulement à ses débuts de carrière.

Chronologiquement, rien ne s'oppose à ce que l'on tienne Constantin pour le petit-fils du dernier tsar bulgare et, comme le nom de famille l'insinue clairement, pour le fils du second enfant de ce prince, Alousian, dont M. le professeur Zlatarskj nous a fait connaître un premier rejeton, Samuel (5), frère présumé de notre vestarque.

Il faut se garder, toutefois, de donner une valeur de certitude à ces sortes de rapprochements parfois fragiles, d'autant que la

(1) M. Lascaris n'est pas de notre avis. Cf. *Byzantinoslavica*, II, 1930, 424.

(2) Qui voudra feuilleter mes *Bulles métriques dans la Sigillographie byzantine* (dans *Ἑλληνικά* depuis 1930) en relèvera de nombreux cas. Voir pour exemple les n. 128, 207, 233, 262, 310, 380, 461, 496, etc.

(3) Cf. *Mitteilungen für osmanische Geschichte* II, 1923-1925, 30.

(4) Cf. *Mélanges Schlumberger*, I, 1924, 114-116.

(5) Dans les *Izvestija* de l'Institut archéologique bulgare, I, 1921, 86-101.

même argumentation vaudrait pour une seconde légende sigillographique dont le déchiffrement attentif enrichit sûrement, à quelque degré que ce soit, d'une nouvelle unité l'arbre généalogique des Ἀλουσιάνοι.

III. Sceau de David Alousianos.

Diamètre total du plomb : 28 millimètres; diamètre du champ gravé : 22 millimètres.

Épaisseur : 2 millimètres.

Le fait a été méconnu par le premier éditeur de notre nouveau monument. Konstantopoulos, dans son catalogue du Musée national d'Athènes (1), identifie, en effet, parfaitement les deux effigies gravées au droit et au revers; d'un côté, la Vierge orante, en pied, de face, le torse encadré par un large peplum déployé en éventail (sigles habituels $\overline{MP} \overline{\Theta[V]}$); de l'autre, Démétrius, le Saint militaire, en pied, de face, avec ses attributs ordinaires et accoté



SCEAU DE DAVID ALOUSIANOS

de l'épigraphe : Ὁ ἀ(γιος) Δημήτριος, le tout d'une frappe amorphe et légèrement décentré. Mais la légende, disposée en exergue sur les deux faces le long du cercle en grènetis, avait été ainsi déchiffrée :

+ Θ(εοτό)κε βοήθει τῷ σῶ δούλ(ω) ΔΑΔΩ τῷ Λαουσιάνου (;).

là où — lecture que le célèbre numismate a bien voulu approuver — là où, dis-je, l'épigraphe lit très nettement :

+ Θ(εοτό)κε βοήθει Δα(βί)δω τῷ Ἀλ(ου)σιάνου.

Remarquons d'abord que le groupe : τῷ Ἀλουσιάνου, accuse non un désaccord casuel mais bien un tour syntaxique, prédominant

(1) KONSTANTOPOULOS, Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθῆναις νομισματικοῦ μουσείου, 1917, p. 358, n. 653 α.

au XII^e siècle, quoique déjà usité dès la fin du XI^e, par lequel s'exprimait alors l'idée de proche parenté, en ligne directe ou collatérale. On notera toutefois que l'article, suivi d'un nom propre au génitif (v. g. *ὁ Πέτρου, ὁ Ἰωάννου*, etc.), servait normalement à marquer les relations de père à fils et ce n'est qu'exceptionnellement que ce rapprochement inclut des rapports d'oncle à neveu, le plus souvent, sinon exclusivement, dans le cas d'adoption d'un jeune parent par quelque personnage en vue dans l'État ou dans l'Église. Il s'ensuit qu'en ce cas, du moins, nous tenons, selon la plus grande vraisemblance, le nom d'un fils authentique du fameux Alousian, deuxième fils de Jean Vladislav, car ici encore, tant le choix des motifs iconographiques (image au verso et au recto) que le caractère de l'épigraphie nous ramène en plein XI^e siècle.

Mais, si ce point est assuré, le prénom de cet Alousianos pourrait susciter quelque difficulté. Bien que $\overline{\Delta\Lambda\Delta}$ soit l'abréviation classique de *Δαβίδ*, il est insolite, en effet, que le nom et, à plus forte raison, la forme contracte se déclinaît. Mais, d'une anomalie il serait imprudent de conclure à l'impossibilité en une matière où le caprice fut souvent roi. D'ailleurs, le champ on ne peut plus restreint des combinaisons matérielles ne laisse appercevoir aucune autre solution plausible. Quatre lettres, à l'exclusion d'une cinquième, composent, en effet, le prénom en litige, dont trois ($\Delta\Lambda\cdot\Omega$) sont d'un déchiffrement aussi aisé qu'incontestable. Le quatrième élément est, à vrai dire, déformé, une saillie prononcée sur le rebord du plomb ayant gêné la frappe et fait dévier la matrice. Mais, en dépit de cet accident, la lettre amoindrie et étriquée garde encore la silhouette d'un Δ , en sorte que notre $\Delta\Lambda\Delta\Omega$ non seulement est probable, mais s'impose.

Il s'impose surtout de préférence à une combinaison alléchante que suggère l'étude du sceau que nous décrivons en dernier lieu.

Cet exemple prouvera, en effet, que les princes bulgares hellénisés donnaient à leurs enfants, comme patronyme, leur propre nom et comme prénom celui d'un de leurs frères. Nous parlerons bientôt de Radomir Aaron; ne serait-il pas ici plutôt question d'Aaron (et non David) Alousianos? La similitude des graphies ($\Lambda\Lambda\Omega\Omega\Omega$ - $\Delta\Lambda\cdot\Omega$), où l' Λ et le Δ empruntent des formes souvent identiques, rend a priori plausible une conjecture que l'examen du plomb lui-même nous autorise à rejeter sans conteste. La lettre initiale est un Δ , muni de deux hapex saillants aux extrémités de sa haste horizontale, non un Λ ; en second lieu, le N final d' $\Lambda\Lambda\Omega\Omega\Omega$

ne marque nulle part et la place manque où il serait censé figurer.

Remarquons enfin que si la famille se réclame de saints grecs (v. g. Basile et Constantin), sa prédilection va plutôt à l'Ancien Testament. Nous connaissons Aaron et Samuel; rien d'anormal que nous trouvions ici David. La raison de cette préférence est peut-être politique; les princes captifs, en se montrant, au besoin, énergiques défenseurs de l'Empire grec, gardaient l'espoir que les événements serviraient leurs désirs de rapatriement et d'autonomie nationale. Ils se préparaient à cette éventualité en aliénant le moins possible, par le rejet d'étiquettes étrangères, le caractère ethnique de la famille. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, si la bulle ici décrite nous révèle avec quelque certitude l'existence d'un prince bulgare jusqu'ici inconnu, nous ignorons tout de sa destinée.

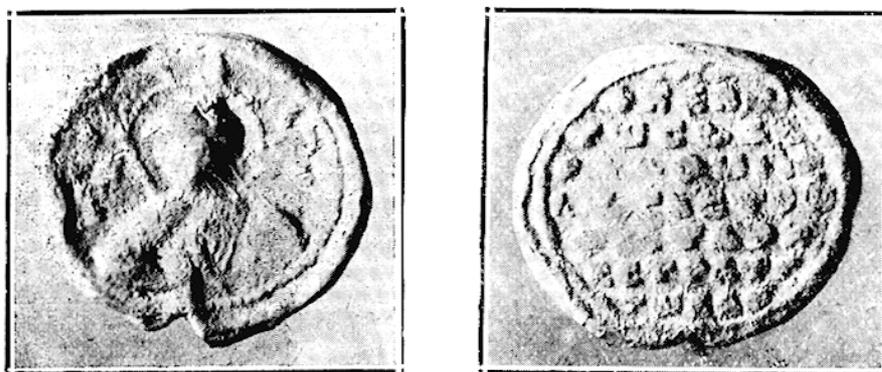
IV. Sceau de Radomir Aaron.

Diamètre total : 33 millimètres.

Diamètre du champ gravé : 29 millimètres.

Épaisseur : 3 millimètres.

L'original du dernier sceau que j'ai à vous présenter ne s'est pas encore retrouvé. Il en existe, par contre, deux copies toutes modernes, vendues à Athènes comme authentiques; l'une d'elles se



SCEAU DE RADOMIR AARON

trouve au Cabinet numismatique de l'État vatican, l'autre appartient à la collection privée de M. Jean Pozzi, ministre plénipotentiaire.

L'image du droit reproduit le type classique du saint militaire, en buste, de face, orné de la lance et du bouclier et vêtu de la chlamyde. Le visage, au menton très anguleux, est couronné par

une abondante chevelure plate et uniforme disposée en manière de toque. Les traits, même essentiels, de la physionomie n'ont pas marqué par suite d'un fréquent accident de réglage. Rien, de la sorte, ne trahirait l'identité du personnage si le champ ne gardait

des traces suffisantes de l'épigraphe : $\begin{matrix} \Theta & \Gamma \\ \Gamma\epsilon & \text{IO} \\ \omega & \text{C} \\ \text{P} & \end{matrix}$ 'Ο ἄ(γιος) Γεώργιος.

Au revers, dans un cadre aux contours imprécis, la légende s'étale sur sept lignes aux lettres épaisses mais nettement tracées, sauf au début des 3^e, 4^e et 5^e lignes où ne subsistent plus que des bribes facilement suppléées. Vous lisez :

+ Κ̄ΕΡ,Θ,
ΤΩΩΔ·
ΡΑ·ΟΜΙΡΩ
ΜΑΓΙΣΤΡΩ
··ΣΤΑΡΧΗ,
SCTPAT,Γ,
ΤΩΑΑΡ,

+ Κ(ύρι)ε β(οή)θ(ει)
τῷ σῶ δ[ού(λω)]
'Ρα[δ]ομιρῷ
μαγίστρῳ
[ξ̄ε]στάρχη(η)
(καί) στρατ(η)γ(ῶ)
τῷ Ἀαρ(ών)

+ Κύριε βοήθει τῷ σῶ δούλῳ Ῥαδομιρῷ μαγίστρῳ, βεστάρχη καὶ στρατηγῷ τῷ Ἀαρών.

Seigneur, secours ton serviteur Rhadomir Aaron, magistros, vestarque et stratège.

Cette signature est à rapprocher d'une autre, lue précédemment par M. Lascaris, sur un sceau — authentique celui-là, — de la collection de M. Pozzi. Θεοτόκε βοήθει Ῥαδομιρῷ προέδρω καὶ δουκὶ τῷ Ἀαρών. *Mère de Dieu, secours Rhadomir Aaron, proèdre et duc* (1).

La comparaison des deux titulatures indique, sans doute possible, que notre monument est le plus ancien des deux, et date de l'époque où la dignité de proèdre, à supposer qu'elle existât, était toujours l'apanage des enfants impériaux. La première dévalorisation du titre survint bien entre 1070 et 1080, mais ce n'est qu'après 1081 — à l'avènement des Comnènes — que les descendants des tsars comptèrent par alliance, parmi les membres de la famille régnante, quand leur parente Irène, petite-fille de Trojan, eut épousé Alexis I^{er}. Leurs chances d'obtenir un titre convoité furent dès lors entières; il se peut toutefois que, par le jeu de circonstances

(1) *Byzantinoslavica*, III, 1931, 404.

inconnues, l'un ou l'autre en ait bénéficié au cours de la décade précédente (1070-1080); à l'époque précise, il se confère déjà à des jeunes gens de grande famille. Néanmoins, ce n'est là qu'une hypothèse d'autant plus fragile que la destinée de Rhadomir fut, semble-t-il, passablement mouvementée.

Notre stratège exerça, en toute probabilité, son commandement du côté turc, sur les frontières orientales. Ainsi le voulait la politique grecque, qui eût pu craindre, à juste titre, quelque complication de la présence, à côté des terres bulgares mal asservies, de leurs anciens maîtres dépossédés. Cette pratique constante de l'ombrageuse cour byzantine autorise à penser que le général, dont la sigillographie vient de nous restituer deux bulles, se confond avec cet homonyme, Rhadomir, auquel Anne Comnène fait, à deux reprises, l'honneur d'une mention.

L'officier en question avait débuté contre les Turcs de Mésopotamie qui furent assez heureux pour le capturer et le gardèrent si longtemps qu'il apprit leur idiome (1). Je croirais volontiers — effet d'un simple rapprochement — que ce chef malheureux s'identifie avec cet Aaron, duc d'Ani, au plus tôt en 1054, que l'on confond à tort avec le fondateur de la famille homonyme, fils propre de Jean Vladislav. Commandant l'une des principales marches de l'Est, il eut à engager et à soutenir d'incessants combats contre les califes de Bagdad au pouvoir desquels il finit par tomber, à moins que son infortune ne fût un effet du désastre de Mantzikert (1071) qui livra à l'ennemi la personne du souverain et ses états-majors. Sa libération pourrait dès lors être due à une intervention d'Alexis I^{er} qui, monté sur le trône et conseillé par sa femme, aura sollicité et obtenu du sultan l'élargissement de son parent captif. Quoi qu'il en soit, le personnage reparaît à la fin du siècle dans un double rôle dont un, du moins, ne fut pas très honorable. Il est à l'avant-garde des troupes nationales dans la journée décisive du 29 avril 1091 qui vit l'écrasement décisif des Petchénègues; mais il compromet par une grave imprudence les négociations entamées en 1097 par l'empereur avec les Turcs de Nicée pour la reddition aux Grecs de cette place pressée par les Croisés. Et c'est, en deux mots trop brefs, tout ce que nous savons d'une carrière qui ne manqua certes pas d'être aventureuse.

(1) Voir au sujet du personnage les sources et littérature consignées ci-dessus, p. 395.

Permettez que je termine cette communication par une constatation d'ordre général.

En premier lieu, le peu de renseignements que nous avons pu recueillir sur chacun des personnages mis en cause par cette courte étude dénoncent l'extrême pauvreté des sources littéraires. Rares, en effet, sont les grands hommes de Byzance auxquels les historio-graphes ont fait un sort digne de la place tenue par eux dans la vie publique. Ce n'est pas que les noms sauvés de l'oubli par leurs soins ne se chiffrent par milliers, mais le laconisme où se sont complu les annalistes nous cache le plus souvent leurs états de service et jusqu'à leur véritable identité.

La sigillographie apparaît, au contraire, en raison de ses perpétuels accroissements, comme la pourvoyeuse intarissable des dossiers prosopographiques comme aussi de l'Histoire des Institutions. Dans un avenir prochain, si la crise se relâche au gré de nos courageux éditeurs, environ 5000 sceaux inédits verront, en effet, le jour par nos soins. D'importantes collections sont, d'autre part, l'objet d'inventaires parallèles. Mais ce n'est là — il faut le savoir — qu'un modeste acompte en regard de ces innombrables pièces errantes que rejettent constamment à la surface les remous des marchés internationaux. Antiquaires et collectionneurs devraient donc unir leurs efforts pour éviter que, dans leur odyssée à travers le monde, ces précieux monuments ne se perdent à jamais. Malheureusement, chez les uns, l'appât du gain qui ne recule plus devant le faux et, chez les autres, une juste défiance à l'égard d'un article de vulgaire apparence et de plus en plus discrédité rendent impossible toute action collective de sauvetage. Tous ceux qui ont à cœur l'avancement de nos études devraient par suite suppléer à cet abandon en faisant connaître, en temps et lieux utiles, les sceaux byzantins que le hasard ou la recherche mettraient à leur portée.

V. LAURENT.

